

— Que Dieu qui l'a sauvée soit béni ! balbutia Marguerite avec un exprimable délire. Je vais donc pouvoir embrasser ma fille !...

Victor entendit ces paroles, mais sans les comprendre, et regarda d'un air de profond ahurissement celle qui venait de les prononcer.

— Oui... oui... dit vivement Zirza. Tout vous sera bientôt expliqué... Renée est la fille de madame qui tremblait pour son enfant... Conduisez nous près d'elle..

Le maître de l'hôtel, nous le savons, tenait un flambeau. Victor le lui prit sans façon et s'écria :

— Venez, mesdames... Je vais vous guider...

Puis il s'élança dans l'escalier ; les trois femmes le suivaient.

Richard, complètement dégrisé, honteux et repentant, venait derrière elles.

Tout en gravissant les marches Zirza répétait :

— Renée ! chère Renée !...

Arrivé au premier étage Victor s'arrêta et, désignant la chambre numéro 3, il dit :

— C'est là, madame.

En même temps Renée ouvrait la porte depuis l'intérieur, et les deux jeunes femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Marguerite Bertin chancelait sur ses jambes, qu'une indicible émotion rendait tremblantes. Pour se soutenir elle s'appuyait à l'épaule d'Honorine émue presque autant qu'elle.

Soudain Renée se déroba brusquement à l'étreinte de son amie. Un frisson passait sur sa chair.

— Zirza... dit-elle d'une voix altérée, pourquoi ce voyage à Nogent ? Que signifie votre arrivée au milieu de la nuit ? Qu'avez-vous à m'apprendre ? J'ai peur... Il est arrivé quelque chose à Paul.

— Non, je te le jure ! répliqua madame Verdier. Tu es sauvée... Les périls qui te menaçaient ne sont plus à craindre, puisque nous voilà.. et je suis venu pour t'annoncer un bonheur.. un immense bonheur.

— Un immense bonheur... répéta l'enfant surprise.

— Oui. Le plus grand de tous.

— Lequel ? Parle donc !

— Ah ! je ne peux pas... les larmes étouffent ma voix... mais ce sont de douces larmes.

Zirza ajouta, en désignant Marguerite du geste :

— Madame... Regarde madame.

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est ta mère !

XVII

Pas un cri ne s'échappa des lèvres de Renée. L'enfant resta muette, paralysée en quelque sorte par la stupeur. Elle se croyait le jouet d'un rêve. Le sentiment de la réalité disparaissait pour elle.

Marguerite, sanglotant, ne pouvait prononcer un seul mot.

Soutenue par Honorine, elle s'avavançait, muette et les bras tendus.

Tout à coup un jet de lumière traversa l'esprit de Renée. Elle bondit en avant, dans les bras prêts à l'envelopper, et ces deux cris retentirent à la fois :

— Ma mère !

— Ma fille !

Les spectateurs de cette scène émouvante avaient les yeux remplis de larmes d'attendrissement.

— Ma fille... mon enfant ! balbutiait Marguerite en couvrant de baisers fous les cheveux, le front et les joues de Renée. C'est ma fille ! Je l'avais presque deviné en la voyant chez madame Laurier... Mon cœur tout entier me poussait vers elle, et mon cœur ne me trompait pas ! C'est bien toi, mon enfant chéri ! C'est bien toi, ma fille adorée ! Que je t'aime, mon Dieu ! Que je t'aime !

— Ma mère ! ma mère ! bégaya Renée d'une voix faible comme un souffle. Moi aussi je vous...

Elle n'acheva pas et perdit connaissance dans les bras de Marguerite.

Honorine et Zirza coururent à elle.

— Mon Dieu ! s'écria la pauvre mère, qu'une angoisse atroce mordit au cœur. Mon Dieu ! n'aurais-je retrouvé mon enfant que pour la perdre !

— Ce ne sera rien, mon amie, répondit mademoiselle de Terrys en aidant Isabelle à asseoir dans un fauteuil l'enfant évanouie. Une joie foudroyante a causé cette faiblesse qui sera de courte durée.

L'orpheline ne se trompait pas. Au bout de quelques secondes, les joues pâles de Renée prirent des teintes roses. Ses yeux se rouvrirent. Son premier sourire, son premier regard, furent pour Marguerite.

— Moi aussi, je vous aime, ma mère... dit-elle en lui tendant les bras. Depuis longtemps... depuis toujours, je vous aimais sans vous connaître, ou plutôt je vous connaissais... je vous avais vu dans un rêve.

— Et on voulait rendre infranchissable l'abîme creusé entre nous ! s'écria madame Bertin, on avait juré ta mort, pour nous séparer à jamais !

— Étais je donc menacé de nouveau ? demanda Renée.

— Tu étais condamnée !

— Est-ce possible ?

— C'est certain... Si tu es vivante, c'est par miracle ! Tu le comprendras en apprenant ce qui s'est passé à Port-Créteil.

— A Port-Créteil ? répéta la jeune fille.

— Oui, chez le misérable à qui tu devais porter des dentelles...

— Mais, comment ?...

— Ecoute ton amie... Elle a failli mourir à ta place...

Zirza raconta le terrible drame du pavillon de la rue du Cap. Renée, Victor et Richard étaient pâles d'épouvante.

— Plus de doute ! dit le contremaître, quand le récit d'Isabelle fut achevé. Cet infâme Fradin n'est autre que Paul Péliassier, le persécuteur acharné, l'implacable ennemi de mademoiselle Renée, et qui, cette nuit encore, voulait lui voler les papiers dont M. Paul m'a confié la garde.

— Cette nuit ! ! s'écria Marguerite avec terreur.

— Oui, madame, mais heureusement j'étais là... et je veillais...

Richard baissait la tête en rougissant de honte.

— Monsieur, dit madame Bertin en tendant la main à Victor, je sais que je dois à Paul et à vous de revoir aujourd'hui ma fille... ma fille que déjà, au pont de Bercy, vous aviez, mon neveu et vous, sauvée d'une horrible mort !

— Votre neveu, ma mère ! fit vivement Renée ; Paul Lantier est votre neveu ?

— Oui, mon enfant, Paul Lantier que tu aimes, qui t'adore, et qui fera de toi la plus heureuse des femmes, j'en suis sûre.

— Oh ! mère !... mère !... que de bonheur à la fois,